

Cette image, source même du pèlerinage, est toujours conservée et se présente sous la forme d'une figurine de petite taille, sans revers, en terre cuite peinte et dorée. Objet assez énigmatique et pauvre en qualité (même s'il est émouvant), de date incertaine, il n'a pas été retenu par les auteurs du *Corpus des Vierges à l'Enfant (XI<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles) des Pyrénées-Orientales*<sup>11</sup>. À l'occasion des récents travaux, une petite vitrine permettant son approche dévotionnelle a été créée et installée sur le mur de la nef, à main gauche du sanctuaire. La restauration de l'édifice peut être considérée désormais comme achevée, à part la fontaine de la source dont l'eau est parée par la tradition de nombreuses vertus. Une association intercommunale, qui réunit des personnes des différentes communautés du Capcir, compte l'entreprendre bientôt.

La Sauvegarde de l'Art français a apporté une aide de 12 000 € en 2015 pour la consolidation du clocher et de l'angle sud-ouest de la chapelle.

Olivier Poisson

## LAROQUE-DES-ALBÈRES

Canton Vallespir-Albères, arrondissement Céret, 2 189 habitants

Dès le début du IX<sup>e</sup> siècle, le terroir qui constitue aujourd'hui la commune de Laroque-des-Albères (*La Roca d'Albera*), au pied de la chaîne de montagnes éponyme qui sépare la Gaule de l'Hispanie, fait l'objet de défrichements et d'installations d'hommes, quelquefois par apriasion<sup>1</sup>. On y construit des lieux de culte (*claustra Sancti Felicis*, 875). Un précepte de l'empereur Lothaire y confirme, en 834, les possessions de l'évêque d'Elne. Au cours du même siècle, on voit apparaître le toponyme de Tanya : selon Aymat Catafau, « cette villa Tanya est d'une grande étendue : c'est en effet sur son territoire que sont indifféremment localisées les deux églises Saint-Félix et Saint-Julien et plus tard le château et le village de La Roca<sup>2</sup> ». Ce château, assis sur le rocher qui donne son nom au site, et ce village naissent aux XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles,

### Notes

1. Cazes s. d., p. 3.
2. Abbé Albert Cazes, 1924-2012, auteur de nombreuses monographies d'églises des Pyrénées-Orientales et d'une *Histoire anecdotique du Roussillon* (1985, 1992).
3. Voir la notice de l'église de Réal, dans les *Cahiers de la Sauvegarde de l'Art français*, n° 26, 2017, p. 113-115.
4. Sagnes 1985, p. 945-946.
5. *Goig*, en catalan « joie » (lat. *gaudium*), nom donné aux cantiques propres d'une église ou d'une dévotion, souvent imprimés à l'usage des fidèles.
6. O. Poisson, « L'église de Planès et son interprétation comme mosquée au 19<sup>e</sup> s. », *Les Cahiers de Saint-Michel de Cuxa*, XXXV, 2004, p. 151-159.
7. B. Morin, architecte, *Dossier de diagnostic sanitaire*, 2011, p. 11.
8. Blanch 2010, p. 14.
9. Cazes, s. d., p. 30.
10. Cortade 1973, p. 201.
11. À la différence de la statue se trouvant au centre du retable, dite *Mare de Déu Nova*, du XV<sup>e</sup> siècle, qui est supposée y avoir été incorporée après la Révolution (Mathon et Subes 2013, p. 308).

A. Cazes, *Le Capcir*, Prades, s. d., 48 p. (coll. Guide touristique Conflent).

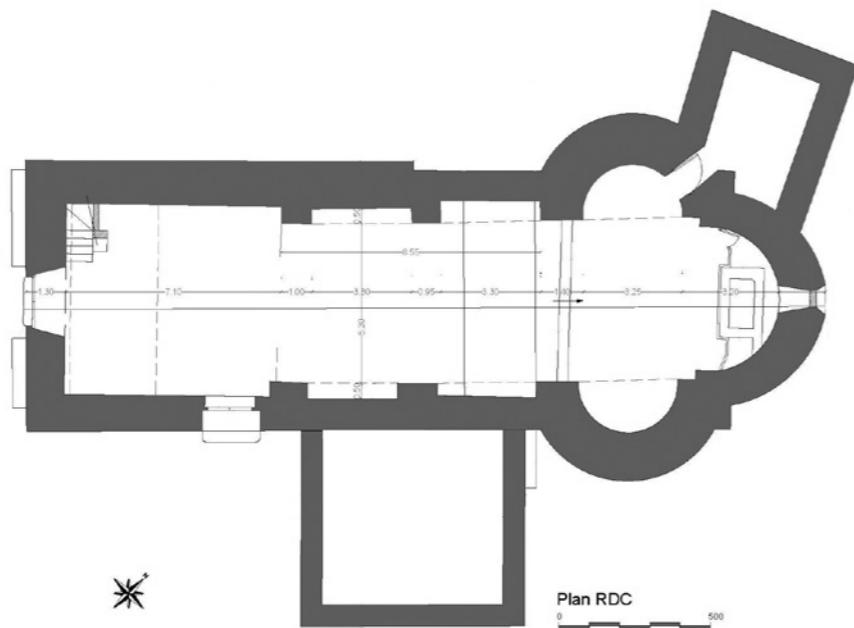
E. Cortade, « Retables baroques du Roussillon », *Connaissance du Roussillon*, I, 1973, p. 201.

J. Sagnes (dir.), *Le Pays catalan*, Pau, 1985, 2 vol. (répertoire des communes : t. II, p. 873-1096).

O. Poisson, « L'église de Planès et son interprétation comme mosquée au XIX<sup>e</sup> siècle », *Les Cahiers de Saint-Michel de Cuxa*, XXXV, 2004, p. 151-159.

C. Blanch, *Histoire du sanctuaire de Notre-Dame de Villeneuve en Capcir*, Formiguères, Association intercommunale de sauvegarde de la chapelle de Villeneuve, 2010, 4 p.

J.-B. Mathon et M.-P. Subes (dir.), *Vierges à l'Enfant médiévales de Catalogne... suivi de : Corpus des Vierges à l'Enfant (XI<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècle) des Pyrénées-Orientales*, Perpignan, 2013 (coll. Histoire de l'art, n° 5).



1. Plan

par un processus d'*incastellamento* assez atypique en Roussillon, analysé par le même auteur. L'église paroissiale du village regroupé autour du château de La Roca a conservé le titre de Saint-Félix, tandis que l'église de Tanya, qui ne correspond plus aujourd'hui à aucun village, est placée sous l'invocation de Notre-Dame (*Nostra Senyora de Tanya*). Mais la plus ancienne mention que nous en ayons sous ce nom ne remonte qu'à 1371<sup>3</sup>, alors que l'église de Tanya est visiblement antérieure. Ces deux églises ne se sont-elles pas succédé en fait dans la fonction paroissiale ? On peut raisonnablement adopter cette hypothèse, l'actuelle église Saint-Félix établie au village de La Roca n'étant pas antérieure au XIII<sup>e</sup> ou même au XIV<sup>e</sup> siècle. Ainsi, Notre-Dame de Tanya doit être en réalité l'église Saint-Félix des XI<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècles, succédant aux édifices cités anciennement et plus tard convertie en un sanctuaire annexe et un lieu de pèlerinage. Des fouilles archéologiques sous le chevet<sup>4</sup> (limitées à quelques sondages), en 2005, ont mis en évidence des vestiges antérieurs à l'église romane.

La chapelle de Tanya est en effet un édifice roman<sup>5</sup>, à nef unique, dont l'abside hémicirculaire, voûtée en cul-de-four, est précédée de deux chapelles latérales plus petites, elles aussi en forme d'abside et pareillement voûtées. Ce n'est pas véritablement un chevet triconque, puisque l'abside principale a environ le double de largeur et de hauteur des absidioles. La nef est voûtée en berceau brisé, retombant sur des arcades latérales épaisses plaquées sur les murs gouttereaux. Sans qu'une étude archéologique approfondie ait été entreprise, on pourrait attribuer l'édifice au XII<sup>e</sup> siècle, les sondages de 2005 ayant clairement montré qu'il a été voûté dans un second temps. Sur son mur nord, on peut voir, à l'extérieur une maçonnerie en *opus spicatum*, caractère généralement admis comme gage d'ancienneté. L'intérieur est entièrement enduit, opération sans doute réalisée au XVIII<sup>e</sup> siècle.

L'église a été agrandie vers l'ouest et présente aujourd'hui deux portails, l'un au sud et l'autre à l'ouest, ce qui n'est pas sans susciter quelques interrogations. En effet, cette partie augmentée se différencie nettement – à l'intérieur – par l'épaisseur moindre des murs et de la voûte, ce



2. Vue du clocher-peigne en façade sud-ouest

qui porte assez naturellement à dater cet agrandissement par le millésime qui figure sur la clé de l'arc du portail ouest, 1768. Mais le portail sud, ouvert lui aussi dans cette partie ajoutée, se présente comme un portail médiéval. Bien que de réalisation assez fruste et peu régulière, il se situe à côté d'une sépulture pariétale, avec une plaque armoriée et gravée, d'un nommé Bernat Garriga (sans doute le châtelain de Laroque) décédé le 10 des calendes de septembre<sup>6</sup> 1298. Cet agrandissement de l'église ne date-t-il pas, dans ce cas, du XIII<sup>e</sup> siècle<sup>7</sup> ? En 1768, on se serait contenté d'ouvrir une porte occidentale de manière à faciliter l'accès du sanctuaire ? Sanctuaire de pèlerinage, les vantaux de la porte présentent de petites ouvertures permanentes permettant, portes fermées, la

dévotion des passants, ce qui est impossible avec un portail sur le flanc sud.

La façade est surmontée d'un petit clocher-mur à deux arcades, porté par un surcroît de maçonnerie, fruit d'un remaniement, peut-être contemporain du portail ouest. Vendue comme bien national à la Révolution, achetée par un particulier, Notre-Dame de Tanya a été offerte à la commune à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle.

L'ornement principal de cette chapelle est son retable sculpté, doré et polychrome, belle réalisation de la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle qui occupe tout le fond de la nef, occultant la fenêtre romane. On ne connaît pas l'auteur du retable, mais sa dorure est documentée entre 1771 et 1776<sup>8</sup>,



3. Vue de l'abside et des chapelles latérales

4. Chœur et retable (seconde moitié XVIII<sup>e</sup> siècle)

ce qui place sa réalisation dans les années précédentes. Il comporte une seule niche centrale, qui abrite la statue de la Vierge (qui ne correspond plus, à ce qu'il semble, à celle vue par Louis Just en 1860), entourée de plusieurs figures d'anges et de nombreux ornements. Il est divisé en trois travées par des colonnes peintes en faux marbre, portées par deux atlantes, ou esclaves, aux expressions peignées, qui encadrent les gradins d'un tabernacle monumental.

La chapelle a fait l'objet, en 2013-2015, d'une campagne complète de restauration, murs, toiture, enduits et présentation générale, sous la direction de Muriel Sattler, architecte, à laquelle la Sauvegarde de l'Art français a apporté son concours à hauteur de 15 000 €. Le retable a fait aussi l'objet d'une restauration.

Olivier Poisson

#### Notes

1. L'aprision est, à l'époque carolingienne, la faculté de devenir propriétaire, au bout de trente ans, d'une terre du fisc inculte que l'on a défrichée.
2. Catafau 1998, p. 373.
3. Cazes 1990, p. 115.
4. On peut noter également que la baie d'axe de l'une des absidioles est couverte par un linteau échancré, élément généralement attribué à l'époque pré-romane, et qui peut être un remploi.
5. *Cat. Rom.* 1993, p. 334 ; Mallet 2003, p. 265-266.
6. C'est-à-dire le 23 août.
7. Les conclusions du rapport de fouilles de 2005 (D. Maso), telles que reprises dans l'étude préalable au projet (M. Sattler, architecte) ne sont pas très claires. La partie ajoutée de l'église est datée « XIV<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles », ce qui est vague, et le portail sud est considéré comme tardif. Nous pensons quant à nous que sa relation avec la sépulture pariétale de Bernat Garriga est plus probante pour sa datation.
8. Cf. fiche de classement parmi les monuments historiques, arrêté du 22.05.1978. Base de données Palissy du ministère de la Culture (consultée le 3/09/2018).

L. Just, *Ermitages du diocèse de Perpignan*, Perpignan, 1860.

A. Cazes, *Le Roussillon sacré*, 2<sup>e</sup> éd., Prades, 1990.

*Catalunya Romànica*, t. XIV, *El Rosselló*, Barcelone, 1993.

A. Catafau, *Les Celeres et la naissance du village en Roussillon (x<sup>e</sup>-xv<sup>e</sup> siècles)*, Perpignan, 1998.

G. Mallet, *Églises romanes oubliées du Roussillon*, Montpellier, 2003.

J.-B. Mathon et M.-P. Subes (dir.), *Vierges à l'Enfant médiévales de Catalogne... Suivi de : Corpus des Vierges à l'Enfant (XII<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles) des Pyrénées-Orientales*, Perpignan, 2013 (coll. Histoire de l'art, 5).

## OLETTE

Canton Les Pyrénées catalanes, arrondissement Prades, 399 habitants

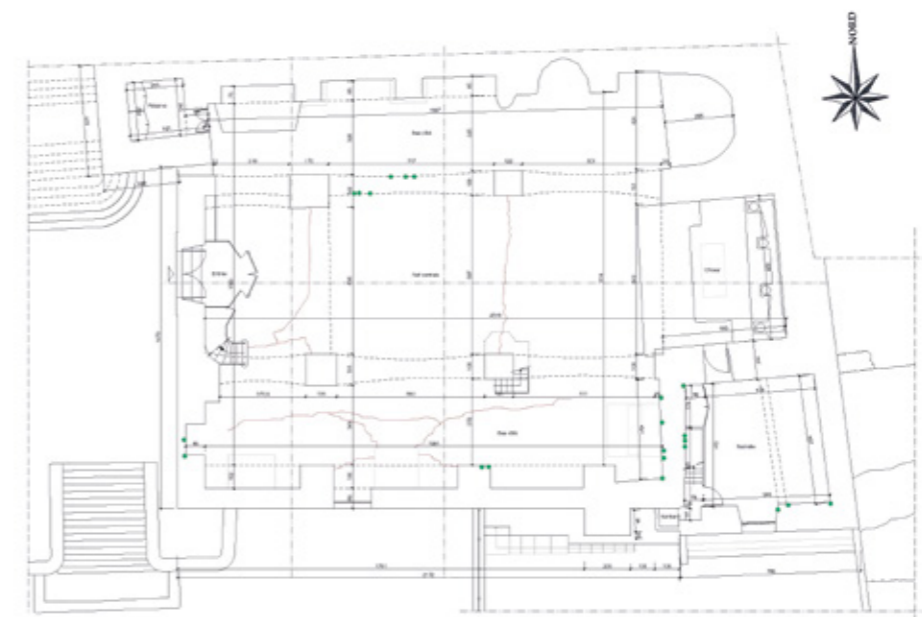
**É**GLISE SAINT-ANDRÉ. Sainte-Marie d'Olette (*Oleta*) relevait du prieuré augustin de Cornellà de Conflent, fondé en 1097 par le comte de Cerdagne dans l'église voisine de sa résidence, dont elle constituait une prévôté. Citée auparavant dès 1075<sup>1</sup>, il est difficile de démêler si cette modeste église dédiée à la Vierge avait néanmoins une fonction paroissiale, puisque Olette et Èvol, village voisin dominé par le puissant château vicomtal formaient « depuis toujours » (selon Ponsich) un même territoire, au spirituel comme au temporel. L'église Saint-André d'Èvol n'est citée, elle, qu'en 1347<sup>2</sup>, mais sa construction est bien antérieure, XI<sup>e</sup> siècle au moins. Quoiqu'il en soit, la suppression générale de tous les prieurés augustins d'Espagne, en 1592, permit à la communauté des habitants de se rendre propriétaire de l'église et de ses revenus. Elle entreprit presque immédiatement (1595) de la reconstruire et d'y transférer le siège paroissial (1603), tout comme le titre de Saint-André. En 1611, le 4 octobre, l'évêque d'Elne, Antoine Gallart, venait bénir la nouvelle église.



1. Façade sud et clocher

L'édifice reconstruit est une assez vaste basilique à trois nefs, voûtée en berceau légèrement brisé, couverte en ardoise, construite avec une certaine ampleur (longue de 30 m, large de 20) mais sans luxe. Il est vraisemblable que l'édification

est due à un maître-maçon local, qui a mis en œuvre des maçonneries de gros moellons semblables à celles des maisons rurales des alentours. La sacristie, pareillement construite, est établie au sud de l'abside et sa fenêtre extérieure a

2. Plan (Arte Facta, Pierre Martinez, éch. 1/100<sup>e</sup>)